Document généré le 19 avr. 2024 05:50

Séquences
La revue de cinéma

Un capitalisme sentimental
Souriez, madame, vous êtes cotée!
Un capitalisme sentimental, Canada [Québec] 2008, 90 min

Ismaël Houdassine

Numéro 257, novembre–décembre 2008

URI : https://id.erudit.org/iderudit/58920ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Houdassine, I. (2008). Compte rendu de [Un capitalisme sentimental : souriez, madame, vous êtes cotée! / *Un capitalisme sentimental*, Canada [Québec] 2008, 90 min]. *Séquences*, (257), 45–45.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

UN CAPITALISME SENTIMENTAL
Souriez, madame, vous êtes cotée !

Le réalisateur Olivier Asselin signe ses films au compte-gouttes. Après le poétique ***La Liberté d'une statue*** *(1990) et l'étonnant* ***Le Siège de l'âme*** *(1997), voilà qu'il nous revient enfin avec* ***Un capitalisme sentimental****, une jolie fable historique qui se déroule avant et pendant la crise de 1929. Un troisième opus fort inventif malgré un budget lilliputien. Présenté en film d'ouverture au dernier Festival du nouveau cinéma,* ***Un capitalisme sentimental*** *est aussi étrangement un film qui fait écho à la crise économique qui frappe à nos portes.*

ISMAËL HOUDASSINE

Au commencement, il y a le krach. Le 24 octobre 1929 est le jeudi noir à la Bourse de New York. Après des années de spéculation à tout va, les marchés s'effondrent. La suite, c'est une décennie de dépression économique avec pour résultat les faillites et le chômage.

Un capitalisme sentimental se situe avant tout cela; quelques mois avant, en fait. Ce qui intéresse le cinéaste n'est pas tant le drame que l'insouciance qui précède la catastrophe. Car l'ambiance de fête et de célébration en dit plus sur l'époque que la gueule de bois elle-même.

Une œuvre atypique, remplie d'une douce poésie

Le film raconte l'histoire simple et naïve de Fernande Bouvier, une femme de province dont l'unique qualité est une virginité qu'elle décide de perdre pour ne devenir qu'une peintre d'avant-garde qu'on croit sans aptitudes artistiques. De son village hivernal, la voilà qui s'enfuit pour une vie de bohème à Paris, capitale de tous les possibles et de toutes les déceptions.

Un capitalisme sentimental n'est pas facile à résumer. Les questions abordées sont légions. Est-ce un drame romantique ? Une satire historique ou bien une comédie grinçante ? Tout cela à la fois sans doute. Une certitude tout de même, le cinéaste a fabriqué un univers fantasmagorique qui mélange allégrement les genres sans jamais perdre de son dynamisme. C'est nostalgique tout en restant jouissif.

En empruntant à gauche et à droite plusieurs influences cinématographiques, **Un capitaliste sentimental** réussit à devenir une œuvre atypique et remplie d'une douce poésie. Fable burlesque expressionniste montrant l'absurdité des mouvements boursiers. Le **Métropolis** de Fritz Lang n'est pas loin. Flotte également une atmosphère toute *burtonnienne* avec des personnages dessinés à gros traits, appuyée par l'utilisation inventive du numérique; la fantaisie est manifeste.

Finalement, tout dans **Un capitalisme sentimental** nous renvoie à l'imagerie des années 20, à son modernisme, à sa folie. Ça ressemble aux **Temps modernes** de Charlie Chaplin où l'homme est écrasé par ses propres inventions, manipulé par plus grand, le diktat du billet vert. Les intermèdes musicaux et une certaine distanciation dans le jeu des acteurs, pour leur part, nous rappellent Bertolt Brecht.

Lorsque l'individu est considéré comme une marchandise qui peut se vendre ou s'acheter, il n'y a plus de limite à la négation du genre humain

Olivier Asselin a misé sur des acteurs compétents, notamment Paul Ahmarani, qui joue un escroc maniéré. L'exagération dans l'interprétation est voulue. Cela renforce le ridicule. L'accent germanique et les gestes presque flottants de Sylvie Moreau situent son personnage de putain de luxe dans un paradoxe, entre la nécessité de survivre au jour le jour et le désir de se détacher des malheurs du monde. Les années folles, quoi. Le triumvirat des hommes d'affaires américains est lui aussi très convaincant. L'hilarant Harry Standjofski et l'austère Frank Fontaine dans leur rôle respectif donnent la réplique au jeune premier, Alexander Bisping, spéculateur en vérité. Tout ce beau monde se démène autour de Lucille Fluet (également coscénariste du film avec Oliver Asselin), une Fernande Bouvier presque irréelle tant son regard est lointain, absent.

Un capitalisme sentimental recèle bien d'autres intérêts. L'intelligence de son propos d'abord. Le récit s'articule autour d'une certaine idée du capitalisme. Le cinéaste nous décrit, grâce à une mise en scène tonique, les dérives d'un système. Lorsque l'individu est considéré comme une marchandise qui peut se vendre ou s'acheter, il n'y a plus de limite à la négation du genre humain. On n'est pas loin du brûlot politique.

Ensuite, le discours. Une critique, il va sans dire, de l'art et de ses accointances avec le monde des affaires. Jusqu'où cette relation contre nature peut-elle aller sans que l'artiste perde son âme ? Pour répondre à cette question, le génial Olivier Asselin utilise le genre dans lequel il excelle, la comédie philosophique.

Plus que les charmes de cette reconstitution en partie fantastique, c'est véritablement le propos qui interpelle, effrayant, il faut l'admettre un peu. Imaginez donc un monde dans lequel l'humain n'aurait de sens que dans sa valeur marchande. On n'y est pas encore, mais Olivier Asselin semble nous dire que cette époque n'est pas loin. Avant de mourir, est-ce que le capitalisme va tous nous tuer ?

■ Canada [Québec] 2008, 90 min. — **Réal.** : Olivier Asselin — **Scén.** : Olivier Asselin, Lucille Fluet – **Images** : Jean-François Lord — **Mont.** : Isabelle Malenfant — **Cost.** : Helen Rainbird – **Musique** : Gaëtan Gravel — **Int.** : Lucille Fluet (Fernande), Paul Ahmarani (Max), Sylvie Moreau (Maria), Harry Standjofski (George), Frank Fontaine (Charles), Alexander Bisping, Anne Létourneau — **Dist.** : K-Films Amérique.